

# Vacances !

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **21 (1883)**

Heft 27

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-187749>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

## JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissent tous les samedis.

**PRIX DE L'ABONNEMENT :**  
 SUISSE : un an . . . . 4 fr. 50  
 six mois . . . . 2 fr. 50  
 ETRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin  
 MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en  
 s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. —  
 Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis

**PRIX DES ANNONCES :**  
 La ligne ou son espace, 15 c.  
 —  
 Pour l'étranger, 20 cent.

### Vacances !

Juillet, qui semble vouloir prendre plus au sérieux sa mission de mois d'été que son grognon de prédécesseur. Juin va ramener, au grand contentement de la gent écolière, la bienheureuse période des vacances.

*Les vacances !* Il y a dans ces deux mots une harmonie double et bizarre, qui chante aussi gaîment pour ceux qui vont prochainement prendre la clef des champs, qu'elle pleure lugubrement pour les malheureux obligés de rester tout l'été collés à leur besogne journalière.

La semaine prochaine, les élèves de toutes les écoles, les professeurs, les juges, les magistrats, les avocats et autres heureux mortels, vont lâcher la ville étouffante et le travail de chaque jour pour aller se retremper dans l'air vivifiant de la campagne et les délices du *dolce far niente*.

Quant aux malheureux qui depuis longtemps se sont habitués à considérer les vacances comme une chimère, continuant à tourner leur roue pendant les mois brûlants de juillet et d'août, ils n'auront, cette année comme les précédentes, d'autre consolation qu'à vivre du souvenir des vacances d'antan.

Car tous les ont connues étant gamins, ces belles périodes de liberté et d'indépendance, et le charmant souvenir qu'ils en ont gardé ne leur en rend la privation que plus sensible.

Qui ne se rappelle comme d'hier de ces bonnes vacances d'écolier passées à la campagne. Ah ! les belles et bonnes journées ! Le matin, le réveil au chant du coq ou au piaffement du cheval qu'on attèle dans la cour. Dans la journée, les grandes courses, les fruits mangés sur l'arbre, les moissons, le pain et le fromage des dix heures et des quatre heures partagés avec les moissonneurs. Et, la nuit venue, le sommeil à poings fermés dans le grand lit à ciel et rideaux de cretonne, dans lequel on enfonce comme dans une baignoire.

Toutes ces impressions charmantes, restées dans la tête de ceux auxquels les vacances sont refusées, ne les font que soupirer davantage après ce paradis perdu.

J'ai rêvé quelquefois d'une loi idéale rendant obligatoires quinze jours de vacances par année à chaque citoyen. Quelle influence salutaire n'aurait pas sur les caractères les plus grincheux cette loi, avouons-le, difficile à mettre en pratique. Comme ces deux semaines de plein air imposées à tout le

monde égaliserait les humeurs les plus massacrantes. J'ai même la conviction que les dynamiteurs, pétroleurs et autres amateurs de moyens violents, reviendraient de leur séjour de montagne les plus doux bourgeois du monde, car il me semble qu'il ne doit pas y avoir moyen de garder rancune à qui que ce soit quand on n'a autre chose à faire pendant quinze beaux jours qu'à se laisser vivre sans soucis et sans préoccupations.

En réfléchissant l'autre jour, après mon dîner, à cette grave question sociale, il m'arriva ce qu'il arrive en général quand on réfléchit à quelque chose de grave, je m'endormis profondément.

Alors tout à coup je me trouvai transporté dans un pays où ma loi idéale existait depuis de longues années. Dans ce pays béni, les politiciens étaient polis entr'eux, les journaux modérés, les orthodoxes tolérants, les avocats conciliants, les gros commerçants enrichis modestes et les procureurs sensibles. Toutes ces choses extraordinaires étaient naturellement dues à l'heureuse influence des vacances obligatoires. — Puis, continuant mon rêve, je me trouvai moi-même en vacances, en pleine montagne, étalé sur l'herbe verte à fumer une cigarette et à regarder passer les petits nuages blancs au ciel. Dans la prairie, à mes pieds, une superbe jeune fille brune, avec laquelle je devais être au mieux, cueillait un bouquet de rhododendrons et de petites gentianes bleues. (Vous voyez qu'en rêve je ne me refuse rien.) Une délicieuse fraîcheur régnait, et, dans cet heureux milieu, je me sentais devenir très bon, bien disposé envers mon prochain et d'une égalité d'humeur parfaite. Quelques belles vaches paissaient tranquillement en agitant leurs sonnettes, et l'une d'elles, une toute blanche, s'approcha affectueusement de moi et vint me sonner si directement dans l'oreille, que je me réveillai brusquement. . . . .

Les horloges de la ville sonnaient deux heures, il faisait une chaleur torride, et tout là-bas, à mon bureau, sur mon pupitre, m'attendaient une foule de paperasses toutes moins intéressantes les unes que les autres. Cruelle désillusion, amère réalité ! réveil pénible !

A quand la loi sur les vacances obligatoires ? car, encore une ou deux déceptions comme celle que je viens de raconter, et je ne sais plus trop ce qui m'arrivera.

*De Sanvacance.*